

s'apercevant que je m'étais arrêtée, comme pour lui parler, le lui a fait remarquer ; mais, après lui avoir soufflé quelque chose que je n'ai pu comprendre, il a continué son chemin. Ne suis-je pas trop malheureuse, ma chère Flore ?

FLORE.

Pas tant que tu serais portée à le croire, Eugénie. Mon cousin n'est plus le même.... Ce n'est plus le Guillot d'autrefois.... Il ne reconnaît plus personne au village ; ses parents même, il les a oubliés ; et mon oncle me dit que, même en ville, il ne s'arrêterait pas un instant à causer avec un ouvrier dans la rue ; ce serait se compromettre, se dégrader. Ainsi, tu vois que tu n'es pas la seule pour qui sa vanité lui inspire du mépris.

EUGÉNIE.

Serait-il si changé?....

FLORE.

Changé, ma chère ? Imagine-toi qu'il ne reconnaît plus Baptiste.

EUGÉNIE.

Serait-ce possible ?

FLORE.

Très-possible, ma chère ; si bien que Baptiste m'a querrellée à ce sujet, et qu'il m'a laissée en boudeur.

EUGÉNIE.

Tu es bien heureuse, toi ; Baptiste t'aime. Dis-moi, Flore, dis-moi ce que je dois faire.... Avise-moi, je t'en conjure.

FLORE.

Oublie-le.

EUGÉNIE.

C'est bientôt dit ; mais comment oublier?.... Je sens que je ne le pourrai jamais.

FLORE.

Jamais !.... Oh ! Eugénie, un amour tel que le tien ne se rencontre plus que dans les romans, il n'est plus de mode aujourd'hui. Jamais !.... dis-tu?.... C'est trop long.... D'autant plus que je connais quelqu'un qui pourrait bien te faire oublier bientôt mon sot de cousin.